

Annales concours ecricome 2006

Dissertation philosophique



▶▶ **ESPRIT DE L'ÉPREUVE**

**SUJET**

**CORRIGÉ**

**RAPPORT**



## ESPRIT GÉNÉRAL

### ULM AL et BL

Cette épreuve est conçue selon le programme de philosophie du baccalauréat.

### ENS LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

L'épreuve 2007 sera conçue sur le thème suivant : la culture.

## ÉPREUVE 2006

### Durée : 4 heures

*Aucun document n'est autorisé.*

Le candidat traitera au choix l'un des deux sujets proposés (la composition dans une autre option que celle pour laquelle le candidat s'est inscrit est interdite).

### SUJET ULM AL ET ULM BL

#### SUJET 1

*Sentir est-ce penser ?*

#### SUJET 2

*Est-il illusoire d'espérer ?*

### SUJET ENS LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

#### SUJET 1

*Pourquoi punir ?*

#### SUJET 2

*D'où vient l'injustice ?*



## RAPPORT

L'épreuve de dissertation philosophique du concours Ecricome 2006 effectuée par les filières Lettres et Lettres et Sciences Humaines s'est déroulée de façon particulièrement satisfaisante. Les notes en hausse en témoignent et démontrent que l'année 2006 est une "bonne cuvée".

Le jury a constaté que les candidats et les candidates ont joué le jeu. Ils se sont pliés aux exigences de la dissertation en respectant ses règles. Ils ont fait preuve de culture philosophique maîtrisée. Néanmoins, on ne répètera jamais assez aux candidats et aux candidates combien il est nécessaire de lire un sujet. Trop de copies prennent encore le sujet comme un prétexte afin de resservir le cours appris durant l'année. Cela donne lieu à des copies artificielles, dont le plan est convenu. Cette faiblesse est notable dans les introductions comme dans les conclusions. Rares sont les devoirs qui savent introduire le sujet dont ils traitent en posant une question philosophique. Trop souvent la question posée par le sujet tombe de façon abrupte et maladroite. Ce même travers se lit dans les conclusions. Rares sont les devoirs qui savent conclure en donnant une envolée à la réflexion.

Afin d'éviter ces travers, les sujets proposés à la filière Lettres et Sciences Humaines ont été décalés. Cette démarche s'est avérée payante, puisque les candidats et les candidates ont su réagir aux questions posées. Ils ont fait preuve de jugement critique en sachant déceler l'implicite des sujets proposés, en fabriquant un questionnement ainsi qu'une démarche personnelle.

### SUJETS ULM AL ET ULM BL

#### *1er sujet : Sentir est-ce penser ?*

Le terme sentir est équivoque. Il peut désigner l'impression superficielle dépourvue de réflexion. Il peut toutefois également désigner le mouvement même de l'intériorisation rendant sensible une idée ou un concept. La pensée est, elle aussi, double. S'il y a la pensée comme image et impression de l'esprit, il y a aussi la pensée comme faculté méditative capable d'approfondir une image pour en libérer le contenu latent. On ne saurait donc conclure hâtivement en matière de pensée et de sensibilité sans se heurter à des contradictions par excès de précipitation ou de prévention envers la sensibilité. Plusieurs approches du sujet étaient possibles.

Il était ainsi tout à fait concevable d'opposer la sensation superficielle à la pensée exigeante. C'est à ce recul critique qu'invite la pensée platonicienne, pour des raisons épistémologiques mais aussi morales. Qui dit sensation dit soumission de la réflexion à l'extériorité ainsi qu'aux fluctuations de l'affectivité. La critique du sensualisme permet de démystifier l'égoïsme qu'une telle situation recouvre. Le mythe de la caverne auquel il était possible de se référer en est l'illustration exemplaire. Le monde de la servitude décrit par Platon est celui d'un individu dominé par lui-même prenant son point de vue sur le monde pour la réalité. L'homme comme mesure de toutes choses prôné par Protagoras est une idole. Le sensualisme relève de ce fait d'une



idéologie d'asservissement. C'est la tyrannie qui enchaîne à une telle idéologie. Tyrannie récurrente au cours de l'histoire, en prenant des visages multiples. Il était ainsi possible de s'interroger sur ses manifestations actuelles en se reportant à Bachelard, par exemple, et à sa critique, le sensualisme étant à ses yeux l'émanation d'un désir subjectif de projeter son monde en le faisant passer pour la réalité, que l'esprit scientifique s'efforce de constituer comme procès continuels de la réflexion, surmontant les obstacles épistémologiques semés par les projections subjectives.

Il était cependant possible également de montrer que sentir peut revêtir un autre aspect. La sensation n'est pas simple projection subjective. Il y a un cogito à l'œuvre dans le fait de sentir. On doit à Rousseau de l'avoir fait comprendre, avant que Merleau-Ponty muni des ressources de la phénoménologie ainsi que la psychologie ne le mette encore mieux en évidence. Sentir implique une activité émotionnelle : celle d'un sujet en quête d'informations, allant vers le monde. Sentir relève, de ce fait, d'une tension prospective, d'un mouvement exploratoire. On sent, non pas pour ramener le monde à soi, mais pour se ramener au monde. On pressent qu'il y a quelque chose à connaître ; donc on sent. En sentant, de la sorte, on ouvre un deuxième aspect du "sentir". On se laisse pénétrer par. Sentir, ainsi que Bergson l'a montré dans sa description de l'expérience de la durée, consiste à laisser le monde s'imaginer en soi en étant le spectateur d'une telle imagination. On a alors affaire à une expérience de connaissance, la sensation donnant à penser au lieu d'apparaître comme un "obstacle épistémologique". D'où l'énergie libératrice du sentiment, dont Rousseau a vu la portée en mettant en place une philosophie de la sensibilité et du cœur. S'il y a une tyrannie utilisant le sensualisme, il existe une tyrannie de l'abstraction. Lorsque les jeux de pouvoirs dominent au sein de l'espace social, on ne parle plus en son nom propre. On ne dit pas ce que l'on pense ni ce que l'on sent. On agit d'une façon "stratégique" en fonction du paraître. La sensibilité ainsi que le cœur cassent une telle dépersonnalisation. La vérité de la parole singulière devient ainsi liberté. La liberté, en retour, devient vérité.

Il était enfin possible d'aborder la question sous un angle critique. Kant distingue deux sources de connaissance : la sensibilité et le concept. Il ne choisit pas entre les deux. Si l'on a besoin de penser ce que l'on sent, afin de ne pas être aveugle, on a également besoin de sentir ce que l'on pense afin de ne pas être vide. La représentation est ainsi le point de rencontre entre la sensibilité et le concept. Dès lors, autrement dit, que l'on pose la question de la conscience en termes d'image et de représentation, le rapport à la sensibilité change puisque l'image ne peut ni se passer de sensibilité ni se réduire à celle-ci. Cela invite au questionnement. Si la représentation synonyme de conscience requiert sensibilité et entendement pourquoi refuser le sensible et pourquoi vouloir tout ramener à celui-ci ? Ne convient-il pas de s'interroger sur le dogmatisme qui repousse le lien avec le sensible et le scepticisme qui rejette le plan des idées ? On oublie de se représenter le fait que l'on se représente. D'où les erreurs que l'on peut commettre au sujet de la pensée comme de la sensibilité. Penser la pensée comme la sensibilité passe donc par le fait de réinscrire celles-ci dans le champ de la représentation afin d'apercevoir que l'une comme l'autre produisent du sens ainsi que des significations. Il importe de soumettre ce que l'on pense comme ce que l'on sent au sens.



Si les candidats et les candidates qui ont choisi ce sujet ont majoritairement tenté de réhabiliter la sensibilité, ceux-ci n'ont pas toujours su apercevoir les limites du sensible ou bien encore épouser un recul critique.

### ***2ème sujet : Est-il illusoire d'espérer ?***

L'espoir a plusieurs sens comme l'illusion. Quand on attend quelque chose d'impossible, on est dans l'illusion. On prend pour réel ce qui ne l'est pas et ce qui ne le sera sans doute jamais. Mais, quand on ouvre le champ du possible face à ce qui le ferme a priori, est-on dans l'illusion ? N'y a-t-il pas un espoir qui autorise la réalité au lieu d'interdire celle-ci ? C'est la question que le sujet pose et qui pouvait donner lieu à différentes approches.

Il était tout à fait envisageable de critiquer l'espoir. Epicure a procédé à celle-ci. Spinoza également. Le renoncement à l'espoir s'inscrit comme un exercice de lucidité reposant sur un principe simple : le réel se suffit à lui-même. Il est illusoire de vouloir aller chercher ailleurs ce qui se trouve ici et maintenant. En pratiquant une telle exigence, on rentre dans l'immanence afin d'apercevoir que le réel est tout ce qu'il peut être, ni plus ni moins. Ce qui invite à découvrir la puissance cachée des choses, du corps notamment, ainsi que de la matérialité. L'espoir en un idéal, une transcendance ou un ailleurs apparaît donc ainsi comme une ignorance voire une méfiance à l'égard du corps et de la matérialité. L'intérêt d'une critique de celui-ci réside dans le fait de réconcilier la raison avec l'immanence en indiquant que le réel tel qu'il se présente n'a pas besoin d'être corrigé par une quelconque autre réalité.

Une autre approche était cependant possible. L'espoir n'est pas seulement la projection d'un sujet hors de la réalité qui est la sienne dans l'attente d'une autre réalité. L'espoir prend sens face au désespoir. Il permet de rétablir la réalité au lieu de la fuir. Le désespoir tend à fermer l'ouverture que l'on peut trouver, tant dans la condition humaine, que dans la nature. Qui sait les limites que connaissent l'une comme l'autre ? L'espoir est synonyme de désir et d'affirmation positive de la vie avec le désir. Il libère le désir que l'on trouve dans l'humanité. Il délivre également les possibles contenus dans la matérialité. En ce sens, il n'est pas possible d'accéder à cette dernière sans passer par lui. Si l'on ferme les portes d'accès à la réalité en condamnant celle-ci, comment de relier à celle-ci ? Il importe dès lors de faire la distinction entre espoir et espérance. Si l'espoir est l'espoir de quelque chose, l'espérance n'espère pas ceci ou cela. Elle est une façon de se tenir en tant que sujet dans l'existence, laissant l'existence et le sujet libres. On a une espérance, quand sujet ainsi qu'existence sont autorisés à exister en tant que tels. En ce sens, il importe de ne pas tuer le désir sous prétexte de s'affranchir de l'illusion.

Une troisième démarche était enfin possible : celle consistant à se demander s'il est pertinent d'être pour ou contre l'espoir. L'action humaine n'est-elle pas ce qui se construit entre deux extrêmes ? N'y a-t-il pas une absence d'espoir qui est aussi vaine que l'espoir tout court ? On n'agit pas quand on attend au lieu d'agir. L'action n'attend pas. Elle agit. Mais comment agir sans se relier à autrui et à l'avenir ? La relation à



autrui au sein de l'action passe par une demande, un contrat moral en vertu duquel on est en droit d'attendre un certain nombre de choses. De même, il est impossible d'agir sans s'ouvrir au temps ainsi qu'à l'avenir. Il apparaît donc nécessaire de replacer la question de l'espoir au sein de celle plus générale de l'action, afin d'apercevoir que l'on se condamne à bien des difficultés pour penser une telle notion, quand on le fait en dehors de toute relation à l'action.

Les candidats et les candidates qui ont choisi ce sujet ont bien perçu les difficultés accompagnant tant l'espoir que le rejet de celui-ci. Ils n'ont en revanche, pas toujours su rattacher la question de l'espoir à celle de la réalité, à l'espérance ou à l'action.

## SUJETS ENS Lettres et Sciences Humaines

### *1er sujet. Pourquoi punir ?*

Travail et punition sont couramment associés. Dans l'étymologie d'abord. Le travail renvoie au bât auquel on attachait les bœufs, afin qu'ils tirent la roue d'un puits ou d'une meule. Dans les faits ensuite. Le travail est vécu comme une souffrance. Il faut travailler à la sueur de son front, peiner pour vivre, arracher à la nature et à la société les conditions de sa survie. On utilise en outre le travail comme moyen de punition, afin d'acquitter sa dette vis-à-vis de la société. Par le passé, la condamnation à une peine de travaux forcés était monnaie courante.

Partant de ce constat, les candidats et les candidates étaient donc invités à se demander si la confusion entre travail et punition va de soi. Plusieurs réponses étaient possibles.

Il était tout à fait envisageable de prendre une attitude radicale en confondant travail et punition et en argumentant cette position. D'abord par un rappel historique et sociologique. Toutes les cultures n'ont pas eu et n'ont pas le "culte du travail". Ce culte est relativement récent. Il est lié à la montée de ce que Louis Dumont a appelé l'homo economicus et avec lui d'un nouveau mode de gestion de la société. On a demandé au travail ainsi qu'à l'économie de régler les mœurs et d'être en tant que tels une éthique. Travailler est devenu, dans ce contexte, non pas simplement un moyen de gagner sa vie, mais un signe moral. Qui travaille est respectable. Qui ne travaille pas ne l'est pas. "Oisiveté mère de tous les vices". Le vagabondage était un délit. D'où l'insurrection d'Un Paul Lafargue, réclamant un "droit à la paresse", afin d'affirmer la liberté individuelle face à une logique de contrôle social et de normalisation par le travail. D'où également les interrogations de Nietzsche mettant en cause simultanément le travail et la punition. Ne pense-t-on pas qu'il faut travailler parce que l'on pose au départ que l'homme est coupable et doit payer sa dette à l'existence ? Interrogation radicale invitant à se demander si une humanité sans culpabilité et sans devoir de travailler ne se rait pas la réponse que la culture cherche afin de répondre aux questions voire au malaise de la condition humaine.





Une autre voie était cependant également possible. Radicale elle aussi, mais en sens inverse. Pourquoi se délivrer du travail ainsi que de la punition ? Travailler peut être considéré comme un moyen de libération de l'humanité. C'est ce qu'ont tenté de penser Hegel, Marx et plus récemment Michel Henry. L'existence n'est pas immédiate. Elle ne se réduit pas simplement à ce que la conscience en perçoit. On ne devient un être conscient qu'au terme de toute une pratique de l'existence dans la société, avec les autres hommes, en se situant comme être de désir, dans le temps. Le travail est, de ce fait, ce qui permet d'accoucher son incarnation. Il délivre de la norme dans ce qu'elle peut avoir d'opprimant, accoucher de son incarnation étant une chose rare. D'où le sens positif de la punition et notamment du travail comme moyen de punition. Penser que l'on peut payer sa dette à l'égard de la société délivre des logiques de culpabilisation infinie. Qui plus est, travailler pour payer sa dette délivre des logiques de vengeance désirant simplement faire souffrir pour punir. Le travail et la punition étaient donc pensables comme médiations permettant d'assurer un progrès face à la vengeance et à la souffrance.

Une troisième voie était enfin possible : celle consistant à prendre du recul face à la question posée en refusant de soumettre travail et punition à la question du "pourquoi ?", question jugée trop métaphysique ou au contraire trop empreinte de soupçon et "antimétaphysique". Et s'il n'y avait pas à s'interroger sur le pourquoi du travail et de la punition en se fondant simplement sur le constat de l'existence pratique de ceux-ci. Il faut bien travailler. Il faut bien punir. Pourquoi mettre travail et punition en question ou en faire l'apologie ? Ne tombe-t-on pas à chaque fois dans une utopie ? Le travail concret de l'existence ne consiste-t-il pas à en faire le procès critique afin de revenir à la réalité des choses ?

Le sujet "Pourquoi punir ?" était donc très ouvert. Les candidats et les candidates qui l'ont choisi ont majoritairement opté pour la première démarche, à savoir la mise en question de la punition comme du travail. Si cela les a conduits à pratiquer un soupçon parfois pertinent, ils n'ont pas toujours su voir les limites d'une telle démarche ainsi que celles de leurs propres présupposés. Aucune copie n'a su poser la question de l'utopie et penser le pragmatisme.

### ***2ème sujet : D'où vient l'injustice ?***

Au cours du dix-neuvième siècle, un penseur comme Marx a profondément transformé le champ de la réflexion philosophique, mais aussi social et historique, en reliant société et histoire à la notion de travail. Et, notamment, s'agissant de l'injustice, il a renouvelé la réflexion sur cette dernière, en la reliant à cette notion de travail. Faut-il suivre une telle démarche ? Demeure-t-elle encore éclairante ? C'est la question à laquelle les candidats et les candidates étaient invités à devoir réfléchir. Plusieurs démarches étaient possibles.

Il était tout à fait possible de considérer que la question du travail est au cœur de la notion d'injustice. Qui dit injustice dit inégalité sociale. Qui dit inégalité sociale dit inégalité économique. Qui dit inégalité économique dit inégalité dans le travail.



Ce dernier se fonde sur la division du travail. Celle-ci semble aller de soi, diviser les tâches afin d'être efficace relevant du bon sens pratique. Est-ce le cas ? Qui divise le travail ? Qui assigne les rôles, notamment les rôles intellectuels et manuels, ou bien encore les rôles de production et ceux d'échange ? Le fait d'utiliser la production dans le cadre de l'échange crée une inégalité entre celui qui produit et celui qui utilise la production pour échanger. Le premier est, qu'on le veuille ou non, au service du second. Il le contrôle, sans être lui-même contrôlé. Même chose entre l'intellectuel et le manuel. Le premier tend à utiliser le second en lui assignant des buts. Rappeler de tels faits tend à montrer que l'injustice n'est pas une fatalité ou bien encore un effet de la nature humaine, mais le résultat d'une situation concrète ayant des effets pervers, quand celle-ci n'est pas corrigée. Il faut, en ce sens, tout un travail social pour que le travail ne devienne pas source d'inégalités. Il faut tout un travail intellectuel et critique également pour faire apercevoir l'importance du travail. On ne travaille jamais assez la relation humaine et sociale. On la prend comme un fait ou bien on l'idéalise. On oublie que l'humanité se produit. Tout l'apport de pensées historiques comme celles de Hegel et de Marx, tout l'apport également des Sciences Humaines consiste à aider à le comprendre.

Une autre démarche était cependant également possible : celle consistant à ne pas faire du travail l'unique origine des inégalités. C'est la question que pose Platon, mais que l'on voit rejaillir chez Saint Augustin ou encore Rousseau. N'y a-t-il pas un poids des passions à l'origine des injustices ? Peut-on négliger l'importance de ce que Platon a appelé l'homme tyrannique, Saint Augustin la concupiscence et Rousseau l'homme extérieur ? S'il y a la société économique, il existe aussi la société morale. Celle-ci repose sur un contrat moral de conscience et de responsabilité. L'injustice est la rupture d'un tel contrat. Une telle approche est philosophique et non historique ou sociologique. Elle engage l'individu au lieu de mettre en cause les structures sociales. D'où les questions qu'elle pose. Il paraît difficile, s'agissant de l'injustice, de ne pas soulever la question sociale. Mais, l'injustice n'est-elle pas aussi l'affaire de chacun ?

Une troisième démarche était enfin possible, critique celle-ci, notamment à l'égard de l'origine. Pourquoi vouloir posséder absolument l'origine de l'injustice ? Celle-ci n'est-elle pas fluctuante en fonction des situations historiques, des personnes, des problèmes qui se posent à chaque époque. Comment déterminer a priori une cause unique de l'injustice ? Cela ne fait-il pas l'impasse sur le travail à effectuer. Il faut laisser la justice "faire son travail". Il faut aussi laisser les historiens et les philosophes faire le leur. Le travail, en ce sens, ne relève pas simplement d'une activité sociale, mais d'une production de l'esprit humain avec ses règles et ses modalités propres. Ne pas respecter les exigences d'une telle tâche revient à pratiquer l'injustice en rompant le contrat d'exigence de pensée nécessaire à la production de toute pensée.

Les candidats et les candidates qui ont opté pour ce sujet ont su majoritairement déceler le facteur social de l'injustice. Ils ont cependant eu davantage de mal à le penser en prenant du recul afin soit d'envisager la problématique de l'injustice au niveau moral, soit mettre en question la quête même d'une origine de l'injustice.

